

N° 5 ET 6.

MAI — JUIN.

1909.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU.

PHILOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.



CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1909.

<http://rcin.org.pl>

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR
S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE:

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE

VICE-PROTECTEUR: *Vacat.*

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

- a) Classe de Philologie,
- b) Classe d'Histoire et de Philosophie,
- c) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International“ qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consacrée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. Boleslas Ulanowski.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1909. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządkiem Józefa Filipowskiego.

001

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOGIE.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 5 et 6.

Mai — Juin.

1909.

Sommaire. Séance publique annuelle de l'Académie du 22 mai 1909.

Séances du 10, du 14 et du 17 mai; du 8, du 14 et du 21 juin 1909.

Résumés: 9. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 mars 1909.

10. J. ŁOŚ: La phrase et les autres types morphologiques.

11. P. KOPKA: L'analyse critique de la Grammaire de la langue polonaise par O. Kopezyński.

12. T. SINKO: Jules Słowacki et le monde antique.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE
DU 22 MAI 1909.

Au nom de Son Altesse Impériale et Royale, l'Archiduc François Ferdinand d'Este, auguste protecteur de l'Académie, la séance fut ouverte par S. Exc. M. le comte Stanislas Tarnowski, Président de l'Académie.

M. Boleslas Ulanowski, Secrétaire général, rendit compte des travaux de l'Académie pendant l'année écoulée et annonça que dans la séance administrative du 21 mai, furent élus:

I. Dans la Classe de Philologie:

a) Membres correspondants:

M. Pierre Bienkowski, professeur d'archéologie classique à l'Université Jagellonienne.

M. Thadée Grabowski, agrégé d'histoire de la littérature polonaise à l'Université Jagellonienne.

M. Charles Hadaczek, professeur d'archéologie classique et préhistorique à l'Université de Léopol.

III. Dans la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles:

a) Membre titulaire étranger:

M. Bohuslav Brauner, professeur de chimie à l'Université Tchèque, à Prague.

b) Membre correspondant:

M. Stanislas Bądryński, professeur de chimie médicale à l'Université de Léopol.

Ensuite, M. Auguste Witkowski donna lecture de son mémoire: „*Le principe de relativité*“.

Enfin M. le Secrétaire général proclama les noms des lauréats de cette année:

Le prix Probus Barczewski de 2250 couronnes, à attribuer au meilleur ouvrage d'histoire, est décerné à M. Stanislas Tomkowicz pour son ouvrage: „*Le Wawel*“.

Le même prix Probus Barczewski de 2250 couronnes, pour la peinture, est accordé à M. Hyacinthe Malczewski pour son tableau: „*Le denier du cens*“.

Le prix Adam Jakubowski de 1400 couronnes est décerné à M. Adam Wrzosek de Cracovie pour sa biographie: „*André Śniadecki*“.

A la suite d'un concours sur le sujet suivant: »A l'aide de la méthode de M. A. Schuster, examiner la question si les périodes des variations des latitudes, indiquées par MM. Chandler, Kimura etc., sont réelles ou non«, le prix dit de „*Nicolas Copernic*“, s'élevant à 1000 couronnes, est attribué à M. Jean Krassowski de Cracovie.

Le prix Constantin Simon pour »un travail en langue polonaise sur les mathématiques ou la physique«, de 900 couronnes, est accordé à M. Stanislas Zaremba pour son livre: „*Exposé des premiers principes de la théorie des nombres entiers*“.

La veille, c'est-à-dire le 21 mai, s'était tenue la séance plénière semestrielle administrative de l'Académie.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOGOLOGIE.

SÉANCE DU 10 MAI 1909.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. J. TRZTIAK présente son travail: „*Quelques questions concernant la biographie et l'oeuvre de Jules Słowacki*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. B. KIELSKI: „*Quelques remarques sur l'influence de W. Hugo dans les drames du Jules Słowacki*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. L. JANOWSKI: „*Jules Słowacki à l'Université de Vilna*“.

SÉANCE DU 14 JUIN 1909.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. C. MORAWSKI présente son travail: „*Jules César et la religion romaine*“.

M. C. MORAWSKI présente le travail de M. T. SINKO: „*Jules Słowacki et le monde antique*“¹⁾.

M. ST. SCHNEIDER présente son travail: „*Quelques remarques sur les oeuvres de Jules Słowacki*“.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 14 MAI 1909.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. V. SOBIESKI: „*La Pologne et les huguenots au lendemain de la Saint-Barthélemy*“.

¹⁾ Voir Résumés p. 120.

SÉANCE DU 17 MAI 1909.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

M. St. KRZYŻANOWSKI présente son travail: „*Regnum Poloniae*“.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 8 JUIN 1909.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. LADISLAS HEINRICH; „*Deux formes du dualisme philosophique*“.

SÉANCE DU 21 JUIN 1909.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. K. ZENGTILLER: „*Théorie du parallélisme psycho-physique*“.

Résumés

9 Posiedzenie Komisji do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 26 marca 1909 r. (*Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 mars 1909*).

Le président rend hommage à la mémoire de Constantin Górski, et du comte Albert Dzieduszycki collaborateurs de la Commission.

M. J. Korzeniowski parle de quelques manuscrits de la Bibliothèque de S. Pétersbourg, concernant Marcel Bacciarelli, et donnant de précieux et abondants renseignements, non seulement sur les relations de ce peintre avec les plus fameux artistes de son temps et avec le roi Stanislas Auguste, mais encore sur l'activité artistique de ce dernier. L'un de ces manuscrits contient les matériaux et les études préliminaires pour la création d'une École des Beaux-Arts à Varsovie — études basées sur une minutieuse revue comparative des principales institutions de ce genre en Europe. Dans un autre de ces manuscrits nous trouvons d'intéressants détails sur la décoration intérieure du Château royal, des plans, des devis, des correspondances et des comptes. Quatre manuscrits forment un recueil de lettres écrites à Bacciarelli, contenant une ample correspondance de Kamsetzer pendant son voyage en Italie. On voit figurer dans ce recueil des lettres d'une multitude d'artistes contemporains italiens, français ou allemands qui témoignent éloquemment des rapports étendus qu'avait Bacciarelli. Enfin d'après la correspondance de Małachowski, staroste d'Opoczyn, M. Korzeniowski nous apprend que le roi avait commandé à Graff une copie de la Madone Sixtine, et à Dietrich, celle de la Madeleine du Corrège.

Dans la discussion qui suit cette communication, M. Sokołowski fait remarquer que l'on trouve sur l'époque de Stanislas-Auguste d'abondants matériaux dans les cartons de l'Académie des Beaux-Arts à S. Pétersbourg, aux Archives générales à Varsovie, et à la Bibliothèque nationale à Paris; on y conserve le catalogue des ventes publiques où le souverain faisait acheter des tableaux pour ses collections.

M. le comte Georges Mycielski parle d'un tableau de la Vierge au couvent des cisterciens de Szczyrzyc. Ce tableau, de 125 cm de hauteur sur 81 cm de largeur, représente la Madone avec l'Enfant Jésus entouré d'anges. La Vierge placée dans une prairie émaillée de fleurs, et vêtue d'une robe blanche et d'un manteau d'azur à bordure d'or, est peinte avec beaucoup de finesse. L'Enfant tient une rose en sa main gauche. Le fond est en or. Cette madone à chevelure d'un blond clair est d'un type délicieux et délicat. Le tableau date de 1510 à 1515 et fut vraisemblablement, pense M. Mycielski, exécuté dans un des ateliers corporatifs de Cracovie. Il appartient au même groupe que ceux de Przeworsk, Nowosielce et Dębno. Mais il est le meilleur de ce groupe.

M. Maryan Sokołowski soumet à la Commission d'excellents plans de la Collégiale renaissance de Zamość, plans dus à M. Bogdan Krause, et toute une série de photographies de cette même collégiale, ainsi que de quelques maisons de Zamość, se distinguant par une curieuse ornementation arménienne. En outre M. Sokołowski communique de bonnes photographies des lions de Sulejów que l'on considérait jusqu'ici comme des sculptures de la renaissance, tandis que ce sont des ouvrages beaucoup plus récents; des photographies du chapitre, du transept et de l'image de la Madone à Sulejów, prises par M. Etienne Zaborowski; enfin la photographie d'un ostensor, transmise par M. Henri Mańkowski de Winnogóra. Cet ostensor, superbe pièce d'orfèvrerie du commencement du XVI-e siècle, dans le style gothique finissant, est l'oeuvre d'un artisan de Posen dont nous ignorons le nom. Il se trouve à l'église de Winnogóra.

M. Kolankowski appelle l'attention de la Commission sur les Comptes de Kościelecki, touchant les salines de Wieliczka. Dans ces comptes, à la date de 1510, sont stipulées des donations pécuniaires pour un certain Swosz, absent de Cracovie. S'agit-il ici du célèbre Guy (Wit) Stwosz, ou d'un homonyme?

M. Sokołowski donne lecture d'une communication de M. Lad. Hickl, capitaine à Bochnia, au sujet d'une sculpture de Bystrzyce, dans la Hongrie septentrionale, sculpture représentant le Jardin des Olives. L'auteur voit en cet ouvrage beaucoup de ressemblance avec celui de Wit Stwosz, près de l'église St. Barbe à Cracovie, et suppose que si le groupe de Bystrzyce n'est pas l'oeuvre de Stwosz lui-même, il est tout au moins sorti de l'entourage artistique de ce maître, de l'atelier d'un excellent sculpteur cracovien de la même époque.

M. Julien Pagaczewski parle d'une belle tapisserie du XVIII-e siècle, brodée de soie de diverses couleurs. La broderie est si parfaite qu'à un examen superficiel on croirait qu'elle fait partie du tissu même. Cet intéressant ouvrage de broderie polonaise est un spécimen très caractéristique du mélange des motifs occidentaux et orientaux avec ceux du pays. Le fond est brodé d'argent. Au centre on voit une corbeille avec un bouquet de tulipes et d'oeillets, corbeille que l'on rencontre si souvent dans les broderies polonaises et qui rappelle par son style les motifs de même genre que l'on voit sur les coffres de nos chaumières de paysans. Des animaux, des oiseaux, des insectes brodés à point plat parsèment abondamment la tapisserie.

Enfin M. Maryan Gumowski présente la reproduction d'un antepodium du XVIII-e s. avec des personnages vêtus à la cosaque. Cette broderie vient du château de Wiśniowiec qui appartenait à la famille Wiśniowiecki et passa ensuite aux Mniszech.

10. JAN ŁOŚ: *Stosunek zdania do innych typów morfologicznych. (Das Verhältnis des Satzes zu den übrigen morphologischen Typen).*

Gegenwärtig werden die Sätze gewöhnlich in ein- und zweigliedrige geteilt; zu den ersteren zählt man: Interjektionen, Vokative, imperative Impersonalia und subjektlose Sätze, zu den letzteren Subjektsätze. Indessen werden bei dieser Einteilung historisch und psychologisch wesentlich verschiedene Erscheinungen zusammengeworfen, dagegen historisch und psychologisch gleichartige getrennt. Ferner weichen die Anschauungen der Sprachforscher in dem Punkte voneinander ab, ob jede Äußerung, die den Charakter einer geschlossenen Einheit besitzt, als Satz betrachtet werden kann, oder

ob hier eine Scheidung in Äußerungen und Sätze angezeigt erscheint. Auch wird bei der Klassifikation der Sätze ihrer grammatischen Eigenart viel zu wenig Rechnung getragen.

Jene Kategorie, welche alle Arten des Ausdrucks der Gefühle und der Reflexionen umfaßt, ist die Äußerung, denn darin sind alle Sprachgebilde enthalten, sowohl der Ausruf, welcher keine Nominal- oder Verbalbedeutung besitzt, sowie das jedes Gefühlswertes bare Urteil. Zwischen diesen extremen Gliedern einer langen Reihe sind zahlreiche andere Äußerungen enthalten, in denen sich Gefühlselemente mit Reflexionselementen vereinigen. Diese beiden Faktoren: Affekt und Reflexion stehen zueinander in umgekehrt proportionalem Verhältnis; wo das eine dominiert, muß das andere zurücktreten.

Die unmittelbarste sprachliche Äußerung des Gefühls ist unwillkürlicher Schrei, Lachen, Schluchzen u. dgl., Äußerungen, welche streng genommen noch außerhalb der Sprache stehen. Der Reihe nach folgen Ausrufe mit minimaler Dosis von Reflexion, welche hervorgestoßen werden, um die Aufmerksamkeit einer anderen Person auf den Gefühlszustand der rufenden, auf den Anlaß oder den Zweck des Rufes zu lenken. Die den Ruf hörende Person nimmt dies alles zur Kenntnis und unternimmt oft den durch den Ruf beabsichtigten Schritt. Hier haben wir also eine sprachliche, sowohl Menschen wie auch Tieren eigene Äußerung.

Ist nun der Affekt etwas schwächer, so gestattet er die Empfindung und Wahrnehmung und Vorstellung eines Gegenstandes oder eines Merkmales oder Geschehens und führt zur Bildung einer für diese Vorstellungen geeigneten sprachlichen Bezeichnung, z. B. eines Substantivs im Ton eines Ausrufs z. B. „Feuer!“ An die Stelle des Substantivs kann eine andere Bezeichnung treten, je nachdem, welche Vorstellung sich uns ohne unser Zutun aufdrängt, z. B.: „Schrecklich!“ oder „es brennt!“ In einem solchen Fall könnten wir schon vom Satz sprechen, besonders wenn wir eine Verbalform verwenden. Wollte man jedoch in dem Ausdruck „es brennt“ die Funktion des Satzes erblicken, so hieße es, daß wir mit dem Ruf „Feuer!“ oder „es brennt!“ wirklich einen Satz aussprechen: „es gibt Feuer“ oder: „es ist schrecklich“. Indessen fehlt es in allen diesen Fällen zur Bildung eines wirklichen Satzes sowohl an Zeit, da die Wahrnehmung wirklich momentan ausgesprochen wird, wie auch an Freiheit, da die Vorstellung ohne unser Zutun entsteht,

es fehlt endlich jede Absicht zur Feststellung der Tatsache. Der Ruf „es brennt“ hat nur deshalb die Form eines Satzes, weil wir einfach außerstande sind, unsere Wahrnehmung anders als in der Personalform eines Zeitwortes auszusprechen. Ebensowenig können Imperativformen ohne Bezeichnung der Person, ferner außerhalb des Satzes oder im Satze als Apposition der zweiten Person stehende Vokative als Sätze gelten. Alle derartigen Äußerungen, ob sie nun reflexiv sind, oder nebst Affekt einfach nur eine Wahrnehmung, ein Merkmal oder eine Tatsache bezeichnen, kann man nur als Ausrufsäußerungen betrachten. Selbstverständlich können sie auch ganz absichtlich mit Überlegung gebraucht werden, um im Zuhörer oder Leser genau den gleichen Eindruck hervorzurufen, welchen er hätte empfangen müssen, wenn er eine ähnliche, unmittelbar durch diese Äußerung ausgelöste Empfindung vernommen hätte. Mit dieser Absicht sagt auch Mickiewicz in „Pan Tadeusz“: „Diese Feuerwaffe... ein Druck am Schloß... ein Augenblick... ein kleiner Funke...“ Es handelt sich um Darstellung der Gefühle der sprechenden Person und nicht um deren Ansicht über die Feuerwaffe.

Erst dann, wenn die Reflexion Oberhand über das Gefühl gewinnt, kommt es zur Bildung des Urteils, dessen einzige sprachliche Form nur der Satz ist.

Als Gefühlsausdruck sind die Ausrufsäußerungen immer nur eingliedrig, denn der Tonwert bildet ihren wesentlichen Inhalt; alle Worte mit realer Bedeutung kommen in dem Ausdruck nur insofern in Betracht, als es die Gefühlsspannung gestattet. Man kann sie ebensowenig als Satzglieder betrachten, da wir oft nicht imstande sind zu entscheiden, was für ein Satzglied das betreffende Wort sein soll. Wenn z. B. Mickiewicz in „Pan Tadeusz“ sagt: „Wir beide sind verloren... er selbst... und diese Mordtat“, so wissen wir es nicht bestimmt, ob „diese Mordtat“ Akkusativ oder Nominativ ist, also ob Subjekt oder Objekt. Dagegen besitzt jede Form im Satze ihre eigene, den übrigen Satzgliedern entsprechend angepaßte Funktion. Jeder sprachliche Ausdruck, welcher die Mitteilung von Begriffsverbindungen bezweckt, ist ein Satz. Zur Kategorie des Satzes gehören also sowohl Sätze mit Subjekt und Prädikat, wie auch Impersonalia, und überhaupt kann hieher jedes Wort gerechnet werden, sowenig es auch zu bezeichnen scheint, wie z. B.: „Ja“, „Nein“, wenn es nur zur Verständigung ausreicht, d. h. sofern es eine geschlossene Einheit für sich bildet. Das gegenseitige Ver-

hältnis dieser drei Typen, die wir der Kategorie der Sätze zuweisen, wird sofort klar werden, sobald es uns gelingt, das Wesen des Satzes auf Grund seiner formalen Eigenschaften, die als sprachlicher Ausdruck seiner psychologischen Fundamente erscheinen, zu bestimmen.

Am leichtesten und am sichersten kann man das Wesen des Satzes auf Grund von Analyse seiner typischsten Form bestimmen, und diese besteht — wenigstens heute — aus Nominalsubjekt und Verbalprädikat. Das Subjekt, als welches ein Nomen fungiert, strenger genommen ein Substantiv oder ein anderer in substantivischer Funktion verwendeter Redeteil, bezeichnet ein im Raum wahrgenommenes Ding. Das Prädikat, dessen Funktion ein Verbum oder ein Verbum mit Nomen, strenger genommen mit Adjektiv oder mit einem anderen in adjektivischer Funktion verwendeten Redeteil, erfüllt, bezeichnet eine in der Zeit wahrgenommene Handlung (einen Zustand) oder Eigenschaft.

Abstrakte Sachbegriffe können nur als eine Modifikation konkreter Begriffe gelten und gehören gerade wie Abstracta verbalia zur Kategorie der Raumbegriffe. Es wird mithin durch diesen Grundtypus des Satzes der Bereich des menschlichen Denkens in den beiden Grundkategorien unseres Bewußtseins erschöpft, mit anderen Worten gesagt: Der Satz ist ein Sprachausdruck der zweigliedrigen Apperzeption einer Gesamtvorstellung hinsichtlich dieser beiden Beziehungen.

Die Apperzeption der in Raum und Zeit in zwei Begriffe gegliederten Gesamtvorstellung besteht in der Bestimmung des Verhältnisses jener zwei Begriffe, und dazu sind in den beiden Kategorien zwei Punkte nötig. Der eine von ihnen ist das im Raum wahrgenommene und als Subjekt auftretende Ding und die in der Zeit bemerkte, die Funktion des Prädikats übernehmende Tatsache (Handlung, Zustand, Merkmal); der andere Punkt, den wir auf jenen beziehen, ist im Raum unser „Ich“, in der Zeit dagegen unsere eigene Sprechätigkeit. Nur auf diese Weise erhalten wir die Grundlage zur vollständigen Orientation in der umgebenden Welt.

Der Satz ist daher der sprachliche Ausdruck für die willkürliche Gliederung einer Gesamtvorstellung in zwei Bestandteile, von denen der eine der Begriff des eingenommenen Raumes (Dingbegriff), der andere der Begriff der in Anspruch genommenen

Zeit (Begriff der Handlung, des Zustandes, des Merkmals) ist. Ich bemerke hier gleich, das erste und wesentliche Merkmal des Satzes ist die Fähigkeit der Bestimmung nur eines Verhältnisses — des Verhältnisses im Raume. Das Zeitverhältnis konnte erst dann bezeichnet werden, nachdem das Verbum die Fähigkeit der formalen Bezeichnung der Zeitstufen erhalten hatte.

Dieses doppelte Verhältnis kann heute nur durch einen solchen Satz ausgedrückt werden, in dem ein Verbum enthalten ist, denn dieses allein besitzt Zeitstufen und kann das Verhältnis der Handlung zum Augenblick des Sprechens bezeichnen, ferner in ihm allein kommt auch jenes Element zum Ausdruck, welches heute mit der sprechenden Person zusammengestellt werden kann, d. h. in ihm ist das Personalpronomen enthalten.

Daraus ergibt sich klar, daß das Verbum finitum schon an und für sich ein Satz ist und ferner daß das Nominalsujet ursprünglich nur als Apposition des eigentlichen, in der Form des Verbum finitum enthaltenen und in demselben durch ein Pronominalsuffix angedeuteten Subjektes aufgefaßt werden kann.

Die weitere Analyse des zwischen den verschiedenen Satztypen sowie zwischen dem Satz und den übrigen morphologischen Typen bestehenden Verhältnisses will ich in Form eines hypothetischen Bildes der genetischen Entwicklung der Sprachformen darlegen, da sich dieses allgemein angewandte Verfahren im gegebenen Fall als sehr bequem erweist.

Man unterscheidet zweierlei Formen von Attributsätzen: rein attributive, nur manchen Sprachen eigene, und attributiv-prädikative mit Kopula, allgemein gebräuchliche. Die letztere Form ist aus der reinprädikativen entstanden, denn nirgends anders konnte das aus der Wurzel *es* oder *bhu* gebildete Verbum zum Verbalsubstantiv werden wie gerade in diesem Satztypus. Es handelt sich nun darum, ob der reine Attributsatz seine ursprüngliche Form besitzt oder durch Ellipse des Substantivverbuns entstanden ist. Ich neige zu der letzteren Ansicht aus folgenden Gründen: 1) Nehmen wir an, daß der Attributsatz zum attributiven Prädikatsatz geworden ist. Der Grund dafür ist in dem Umstand zu suchen, daß das in der Funktion des Prädikats stehende Nomen die Zeitstufe nicht bezeichnen konnte, weil heute diese Funktion von der Kopula erfüllt wird. Dieser Mißstand wurde gewiß damals empfunden, wo das Verbum auch Formen für in verschiedenen Zeiten geschehende Handlungen gewann; warum

wurden denn solche Formen nicht auch für Nomina gebildet, wenn diese schon damals die Funktion des Prädikats übernehmen konnten? Darauf gibt es wohl nur diese einzige Antwort, daß damals das Nomen Prädikat nicht sein konnte, denn es wäre doch recht auffallend, daß man in Attributsätzen auf Zeitwandlung solange verzichtete, als bis aus dem konkreten Verbum das Verbalsubstantiv gebildet wurde, wozu doch ein recht langer Zeitraum erforderlich war.

2) In diesem früheren Zeitraume konnte das Nomen unmöglich die Rolle des Prädikats übernehmen. Wenn nun auch schon damals das Zeitwort das Verhältnis in der Zeitkategorie gewiß nicht bezeichnete, so wurde allenfalls das Verhältnis der Raumkategorie infolge des im Suffix enthaltenen Begriffes des Personalpronomens, d. h. infolge des Begriffes der Identifizierung oder der Entgegensetzung zu dem „Ich“ der sprechenden Person angedeutet. Dadurch eben unterscheidet sich das Nomen vom Verbum, und dieser Unterschied allein bestand schon seit allem Anfang, daß das Verbal-suffix den Begriff der Person andeutet, während das Nominalsuffix dieser Funktion entbehrt. Selbstverständlich wurden Personalsuffixe nicht etwa speziell ad hoc erfunden, sondern ihre Funktion hat sich langsam auf Grund der allen anderen Funktionen gemeinsamen Funktion wahrscheinlich durch Spezialisierung der Bedeutungen entwickelt, wobei nach Ginneken's Meinung von allen diesen Suffixen zuerst nur einer oder einige die spezielle Bedeutung von „Ich“, andere schon dadurch die Bedeutung von „Nicht-Ich“ erhielten.

3) Aber auch in jener in der Vergangenheit so weit zurückliegenden Zeit der Sprachentwicklung, wo alle Suffixe, mit Ausnahme der mit der Bedeutung von „Ich“ behafteten, die Bedeutung von „Nicht-Ich“ besaßen, konnte es Attributsätze in heutigem Sinne noch nicht geben, da vor allem eine Einteilung in Verbum und Nomen noch fehlte: Wurzel und Suffix bildeten zusammen einen Satz, da das Suffix im Bewußtsein des Sprechenden außer dem Substanzbegriff auch den Begriff von „Nicht-Ich“ ausdrückte; wenn es dagegen den letzteren nicht hatte, so bildete es in Verbindung mit der Wurzel ein Wort. Infolgedessen unterschied sich der damalige Satz in nichts von der heutigen Form des Verbum finitum, das Wort hatte dagegen die Form und die Funktion des heutigen Nomens. Als nun nach Absonderung der den Ichbegriff

bezeichnenden Suffixe sich auch noch allmählich Suffixe mit der Bedeutung von „Du“ abge sondert hatten, mußte es selbstverständlich auch zur Absonderung der „Er“-Suffixe, d. h. der Suffixe der dritten, nur die Begriffe von „Nicht-Ich“ und „Nicht-Du“ bezeichnenden Person kommen. War nun dies einmal geschehen, so bildeten sich in der Sprache zwei große, feste Kategorieen von Wörtern: Verba und Nomina. Die ersteren blieben fortan Sätze, die letzteren waren es nie gewesen. Wenn nun das Nomen an und für sich der den Satz charakterisierenden Eigenschaft entbehrte, so konnte es auch in Verbindung mit einem anderen Nomen des Satzes noch keinen Satz bilden.

4) In Attributsätzen soll das Prädikat bloß Nomen sein, welches ein Merkmal des Subjektes bezeichnet, also entweder ein Substantiv oder ein Adjektiv. Weil nun jedes Nomen (mit Ausnahme der sehr spärlichen ursprünglichen, eingliedri gen) aus zwei Gliedern, aus dem unterscheidenden, den Begriff des Merkmals bezeichnenden und dem identifizierenden, zur Bezeichnung des Substanzbegriffes dienenden besteht, so konnte die Sonderung in Substantive und Adjektive auf diese Weise stattfinden, daß infolge der in der Sprachentwicklung so gewöhnlichen Evolution, welche von zweigliedriger zu eingliedriger Apperzeption führt, im Nomen entweder besonders das zweite, identifizierende Glied apperzipiert wurde und das Nomen sich zum Substantiv ausbildete, oder daß die Apperzeption sich auf das erste Element beschränkte und sich in dem Falle die Bildung des Adjektivs vollzog. So eignete sich das Adjektiv, in welchem das den Nicht-Ich-Begriff bezeichnende Suffix nicht apperzipiert wurde, umso weniger zur Bildung eines Satzes. Sätze mit Substantiv im Prädikat sind also Klassifikationsurteile, welche hinsichtlich ihres Begriffsinhaltes jünger sind als Wahrnehmungssätze, die durch verbale und adjektivische Prädikatsätze repräsentiert werden. In jenen ist die Folge und Funktion der Glieder eine andere als in diesen: an erster Stelle steht das unterscheidende Glied und dieses ist Subjekt, an zweiter Stelle folgt das identifizierende Glied und dieses bildet das Prädikat. Es ist also unstatthaft, diesen Satztypus vom Typus des adjektivischen Prädikatsatzes oder umgekehrt abzuleiten, sondern beide müssen nur eine Modifikation eines dritten Typus sein, des verbalen Prädikatsatzes.

Dieses auf Grund theoretischer Erwägungen erhaltene Resultat darf mit historischen Tatsachen der Sprache nicht im Widerspruch

stehen. Wir haben auch wirklich attributive Sätze: Ausrufungssätze z. B. „Prachtvolles Wetter!“, welche eben deshalb nicht unbedingt formelle Sätze sein mußten, weil sie eben nur Ausrufe sind, und welche erst dann zu Sätzen wurden, als sich schon der Typus der Attributsätze mit Weglassung der Kopula gebildet hatte, z. B. Sentenzen wie: „*Omnia praeclara rara*“, deren Inhalt ein durch lange Beobachtung gewonnener Erfahrungssatz bildet. Ist nun der Inhalt das Ergebnis einer langen Entwicklung, so ist kaum ohne weiteres anzunehmen, daß diese Form ursprünglich sein sollte. Sätze, wo das Prädikat ein Infinitiv oder ein Verbaladjektiv war, also zur attributiven Bestimmung anderer Nomina nicht verwendbare Formen, konnten sehr wohl der Kopula ohne die Gefahr eines Mißverständnisses entbehren. So hat sich auch in der russischen Sprache ein Typus von Attributsätzen mit der ihnen allein eigenen Form des Adjektivs nach der nicht zusammengesetzten Deklination gebildet. In anderen slavischen Sprachen oder in der deutschen hat sich trotz der Existenz derartiger Adjektivformen der Typus der attributiven Prädikatsätze, d. h. mit Kopula erhalten. Endlich kann es auch Attributsätze mit Personalpronomen an Stelle des Subjektes geben, z. B. „*ты́ вѣруна́*“, wo eben im Pronomen das Verhältnis des Subjektes zu der sprechenden Person zum Ausdruck gelangt und die allein ursprünglich attributiv sein konnten, oder einige andere nicht als Bestimmung des Substantivs verwendete Pronomina, bei welchen also die Kopula weggelassen werden kann. Rein attributiv konnten auch solche Ausrufe sein, wie z. B. „Prachtvolles Wetter!“, sie waren aber ursprünglich keine Sätze, sondern erhielten die Bedeutung von solchen erst dann, nachdem der prädikative Attributsatz durch Weglassung der Kopula ebenfalls rein nominal-prädikative Form erhalten hatte. Infolge der Identität der Form wurde die Funktion des Satzes auch auf solche Ausrufe übertragen.

So wird wohl die Folgerung begründet erscheinen, daß nicht nur die Form der Attributsätze eine bloße Modifikation der Form von attributiven Prädikatsätzen ist, sondern daß ihre Funktion sich aus derjenigen der Prädikatsätze entwickelt hat.

Das Verhältnis des Verbums zum Satze ist sehr einfach: der Satz ist nämlich nur gleichsam eine Entwicklung des Verbums durch deutliche Bezeichnung des Subjektes. Das Verbum selbst ist ein Satz, in dem das Prädikat in der Form der Wurzel, d. h. des un-

terscheidenden Gliedes und das Subjekt in der Form des Suffixes, d. h. des identifizierenden Gliedes enthalten ist. Dieses eben Glied bezeichnet in Form der dritten Person des Zeitwortes ein unbestimmtes Ding, sofern es durch die Situation (Autopsie, im vorhergehenden Satz enthaltene Andeutung) nicht näher bestimmt wird. In diesem Fall muß es als Nomen betrachtet werden. Es ist mithin das Nomen eigentlich nichts anderes als Apposition des Subjektes und erscheint vor dem Substantiv also in der dem unterscheidenden Glied zukommenden Stellung, denn ein solches ist auch die Apposition tatsächlich. Die Form des Verbuns wird hiedurch eingliedrig, die Funktion des Subjektes geht auf das Nomen über, und wir erhalten auf diese Weise eine zweigliedrige Gruppe mit umgekehrter Gliederfolge, dem identifizierenden Glied an erster und dem unterscheidenden an zweiter Stelle.

Aber auch die Verbalwurzel kann in Wahrnehmungssätzen eine sehr verblaßte, einer Ergänzung bedürftige Bedeutung haben. Diese nähere Bestimmung wird in Gestalt des ein Merkmal bezeichnenden Nomens, also des Adjektivs oder des in adjektivischer Funktion verwendeten Substantivs hinzugefügt. Es wird dem Prädikat und dem darin enthaltenen Subjekte (Suffix) nachgestellt, befindet sich also an Stelle des identifizierenden Gliedes, so daß wir es als identifizierendes Glied betrachten können. Da nun dieses selbstverständlich einen größeren Umfang und einen kleineren Inhalt besitzt als das identifizierende Glied, so kann es dem im Suffix enthaltenen Subjekte gegenüber nicht als solches Glied gelten. Aus diesem Grunde ergibt sich daraus die notwendige Folgerung, daß dieser Satztypus sich schon nach der Entstehung der speziellen Form des Prädikatsatzes mit deutlich genanntem Subjekte entwickelt hat, denn nur für ein solches Subjekt, welches sogar Individualbegriffe bezeichnen konnte, konnte das prädikative Subjekt wirklich als identifizierendes Glied gelten.

Indessen kommt es in diesen beiden Fällen zu einem Konflikt: das Subjekt ist zugleich unterscheidendes und identifizierendes Glied, aber die letztere, vom Suffix übernommene Funktion ist jünger und dominierend, so daß auch in solchen Fällen, wo das Adjektiv Subjekt ist, dieses die Funktion des Substantivs übernimmt. Aus gleichen Gründen besteht ein ähnlicher Konflikt zwischen den Funktionen des Nominalprädikats, und dadurch erklärt sich auch das Übergewicht einer der beiden Funktionen, der adjektivi-

schen in Wahrnehmungssätzen, der substantivischen in Klassifikations- und Identifikationssätzen.

Wenn also nominal bezeichnetes Subjekt erscheint, zeigt sich sofort die Tendenz zu eingliedriger Apperzeption der Verbalform; dieser Prozeß erreicht in den verschiedenen Sprachen eine ungleiche Kraft: eingliedrige Apperzeption findet nur im Satz mit benanntem Subjekt, z. B. in den klassischen und heute noch in den slavischen Sprachen statt; andere Sprachen sind jedoch in dieser Hinsicht weiter gegangen, denn eingliedrig wurde die Form der dritten Person überhaupt, was selbstverständlich auch eingliedrige Apperzeption der übrigen Personalformen bewirken mußte; da nun aber der Subjektsatz immer zweigliedrig ist, so mußte das in 1. und 2. Person bezeichnete Subjekt durch ein Personalpronomen ausgedrückt werden, wie wir es z. B. in der deutschen und der französischen Sprache sehen. Eine analoge Rückwirkung übte nun die Bezeichnung der beiden ersten Personen auf die dritte, so daß auch das in dritter Person stehende, wenn auch nominal nicht bezeichnete Subjekt durch ein Pronomen ersetzt wurde.

Wir sind an der Grenze der subjektlosen Sätze angelangt, d. h. solcher Verbaläußerungen, die als subjektlos gedacht werden. Seit urindogermanischer Zeit kamen so namentlich Ausdrücke für Naturerscheinungen vor (Brugmann Kr. Gr. 625). Aber gerade die Urheber solcher Erscheinungen waren unseren Vorfahren sehr wohl bekannt. Auch weiß noch heute der polnische Bauer genau, wer in der Wolke donnert, er nennt ihn „planetnik“. Ethnographische Forschungen kommen zu dem nämlichen Ergebnis wie die Sprachgeschichte, daß ursprünglich Jupiter oder eine andere Gottheit donnerte oder Regen sandte. Erst allmählich trat an die Stelle der Gewißheit Zweifel und Unkenntnis, aber auch noch damals war die Personalform des Verbums zweigliedrig und konnte sehr wohl zur Bezeichnung von durch einen unbekanntem Faktor bewirkten Handlungen dienen; überflüssig erschien es noch, dieses unbekanntes Element durch ein besonderes Wort zu bezeichnen. Mit der Zeit wurde jedoch die Verbalform der dritten Person gradeso beim unbestimmten wie beim nominal bezeichneten Subjekte eingliedrig. Auf diese Weise erhielt man tatsächlich den Typus des eingliedrigen Satzes ohne Apperzeption des Subjektes, das aber dennoch eine geschlossene Einheit bildete, da die Funktion des Subjektes mit derjenigen des Prädikats zusammenfiel. Es kam zur Kumulation der

Funktionen, d. h. wir sind endlich zur Bildung des Begriffes einer von selbst geschehenden Handlung vorgedrungen. Dieser Begriff ist nun durchaus nicht ursprünglich, sondern im Gegenteil durch eine lange Denkarbeit der Generationen gewonnen. Sprachen, in denen sämtliche Personalformen eingliedrig sind, bedienen sich zur Bezeichnung von Impersonalien des Verbiums mit Pronomen, aber gerade hier sind die Beweise noch deutlicher als sonst irgendwo, daß die Impersonalia einst wirkliche Personalia waren. Es wird nämlich ein anderes Pronomen bei Verben verwendet, welche eine von Menschen vollzogene Handlung bezeichnen (deutsch *man*, franz. *on*), ein anderes wiederum bei den übrigen Verben (deutsch *es*, franz. *il*). Der Prozeß der Eingliederung ist hier nur noch weiter fortgeschritten, denn solche Ausdrücke wie „es regnet“, „il pleut“ sind trotz scheinbarer Zweigliederung hinsichtlich ihrer Bedeutung eingliedrig geworden. Unvermeidlich mußten eingliedrige Sätze, sobald sie z. B. im Bereich meteorologischer Tatsachen gebildet worden waren, auch auf andere Erscheinungen Anwendung finden.

Eingliedrig konnte ursprünglich nur eine Morpheme sein, die wir heute Stamm oder Suffix nennen. Zwischen letzteren bestand kein wesentlicher Bedeutungsunterschied, sondern der Unterschied bestand nur in der Größe ihres Umfanges und Inhalts. Ihre Beziehungen zu den durch sie bezeichneten Begriffen beruhte auf Assoziation je nach Berührung. Sie konnten entweder Worte oder Sätze sein und im letzteren Fall waren sie nur der Form nach eingliedrig, bezüglich ihres Inhalts aber zweigliedrig, da das andere Glied durch die Situation bezeichnet wurde. Die heutige Eingliederung ist also der früheren nur scheinbar ähnlich, sie ist nur eine relative Eingliederung, denn sie ist durch Zusammenfallen zweier Glieder und durch Kumulation der Funktionen derselben entstanden. Dieser Prozeß hat sich vollzogen in Substantiven (Schwund der Funktion des unterscheidenden Gliedes und Übertragung seines Inhalts auf das identifizierende Glied), in Adjektiven (Zusammenfall der Funktion des unterscheidenden Gliedes) in Impersonalien und vielen anderen von Wundt als Satzäquivalente benannten Ausdrücken, in denen auch die Spuren der früheren Ellipse geschwunden sind. Zur Kumulation von verschiedenen Funktionen kam es z. B. in Ausdrücken, welche der Form nach eingliedrig sind, welche aber dennoch unter Umständen auch eine

geschlossene Einheit bilden können, z. B. in Antworten auf Fragen und vielen anderen.

So wurde hier das Verhältnis des Satzes zum Verbum und Nomen, als zu morphologischen Haupttypen, die sich in der Sprache früher als alle anderen gebildet haben, geschildert. Dem Pronomen kommen ebenfalls die Funktionen des Nomens zu und diese sind, sofern sie sich von nominalen Funktionen unterscheiden, oben besprochen worden. Partizipien und Infinitive sind ebenfalls Nomina, denn zwar konnten sie auch Zeitstufen bezeichnen, bildeten jedoch nie Sätze eben wegen ihres nominalen Charakters.

Von den übrigen Redeteilen handle ich ausführlich in meiner polnisch abgefaßten Arbeit, welche schon in den Verhandlungen der Krakauer Akademie der Wissenschaften erschienen ist und in welcher die ganze Theorie ausführlicher begründet und eingehend dargelegt ist. Hier will ich mich nur auf kurze Zusammenfassung meiner Resultate beschränken.

Die sämtlichen sprachlichen Erscheinungen haben wir in zwei Gruppen geteilt: in Äußerungen des Affektes und des Denkens; der Übergang von der einen Gruppe zur anderen ist ein ganz allmählicher, aber es besteht zwischen ihnen doch eine ganz deutlich wahrnehmbare Grenze: auf der einen Seite gibt es noch keinen Satz, sondern dieser erscheint erst auf der anderen.

Diese beiden Gruppen mit ihren Hauptübergangsstufen kann man folgenderweise darstellen:

- A) Gefühlsäußerungen.
 - 1) Interjektionen.
 - 2) Nominaler Ausruf.
 - 3) Satzausruf, Gebrochene Rede.
- B) Reflexionsäußerungen.
 - 1) Zweigliedriger Satz.
 - 2) Impersonalia.
 - 3) Satzäquivalent.

Der vermutliche Gang der historischen Entwicklung der Haupttypen von Reflexionsäußerungen kann ungefähr der folgende gewesen sein:

- 1) Wurzel mit weitem oder engem Bedeutungsumfang. Der Form nach eingliedriger, der Bedeutung nach zweigliedriger Satz: das zweite Glied in der Situation enthalten; Orientation im Raume.
- 2) Zweigliedrige Gruppe: Wurzel- $\frac{1}{2}$ -Suffix, d. h. Begriffssymbol

des Merkmals + Begriffssymbol der im Gegensatz zu dem Ichbegriff betrachteten Sache. Orientation im Raume.

3 a) Wurzel + Personalsuffix; Verbum = Satz; Orientation im Raume, dann auch in der Zeit.

b) Wurzel + impersonales Suffix; Wort; zweigliedriges Nomen: darin dominiert bald das identifizierende, bald das unterscheidende Merkmal.

4) Eingliederung des Nomens; Kumulation der Funktionen.

a) Substantiv.

b) Adjektiv.

5) Absonderung des Verbums und des Satzes.

a) Zeitwort der 1. und der 2. Person = Satz.

b) Apposition des in 3. Person stehenden Subjekts = zweigliedriger Satz: mit Nominalsujet und Verbalprädikat.

6) Ergänzung des Begriffsmerkmals = attributiv-prädikativer Satz mit nominalem Subjekt.

7) Impersonale.

8) Satzäquivalent.

11. Dr. P. KOPKA. *Rozbiór krytyczny gramatyki ks. O. Kopczyńskiego. (Kritische Würdigung der nationalen Grammatik O. Kopczyńskis). [Ein Beitrag zur Geschichte der polnischen Grammatik].*

Untersucht wird die polnische Grammatik des P. Onufry Kopczyński aus dem Piaristenorden, und ihre Quellen. Der Einteilung des Stoffes gemäß bezieht sich die Untersuchung auf alle vier Teile der Grammatik: Lautlehre, Formenlehre, Wortbildungslehre und Syntax, wobei auch die Exkursionen des Verfassers, die sich infolge der engen Verbindung seiner polnischen Grammatik mit der lateinischen, die gleichzeitig den Gegenstand seines Lehrbuches bildete, — für ihn als notwendig erwiesen, — mit in Betracht gezogen werden. Er hatte seinen Stoff in 3 Klassen geteilt in der Weise, daß die Schüler durch die erworbene Kenntnis der einheimischen Sprache desto leichter die lateinische Sprache erlernen sollten. Infolge dieser engen Verbindung der beiden Sprachen ließ sich selbstverständlich die Einteilung des Stoffes, da ja die Schwerpunkte der verschiedenen Sprachen nicht in gleichen Teilen bestehen, nicht leicht durchführen, vielmehr mußte die eine Sprache in den Vordergrund treten.

Was die Grammatik der polnischen Sprache anbelangt, so lassen sich mit Bestimmtheit vor allem 3 Werke als unmittelbare Quellen Kopezyńskis erkennen: das Peter Stojeńskis, das Franz Mesgniens und das Joh. Karl Wojnas, wozu noch das Wörterbuch des Jesuiten Cnapius (1621) als vierte Quelle hinzutritt. Die beiden zuerst genannten Grammatiker waren ihrer Abstammung nach Fremde, Franzosen, die ganz unabhängig voneinander bloß aus Vorliebe für die polnische Sprache, der erste in Krakau im J. 1568, der andere in Danzig im J. 1649, ihre Grammatiken, natürlich in lateinischer Sprache, verfaßt haben. Die beiden Werke erscheinen ihrer möglichst treuen, wenn auch nicht immer fehlerfreien Ausführung wegen, jedenfalls als gelungen. In der Lautlehre suchten sie möglichst genau zu sein, und Stojeński unterschied sogar die Sprache des Pöbels von der der gebildeten Kreise. Der dritte, dem Kopezyński vielfach treu folgte, war der erste Pole. J. K. Wojna, der nicht ohne Geringschätzung seiner Vorgänger auf diesem Gebiete, die Grammatik seiner Muttersprache schrieb. Sie ist mehr übersichtlich und in der Anführung der Beispiele sicherer, reichhaltiger. Eine vierte Quelle für das Werk Kopezyńskis bildet eben das erwähnte Wörterbuch des P. Cnapius, das in 3 Teilen in Krakau u. d. T. „Thesaurus polono-latino-graecus“ erschienen ist.

Man muß feststellen, daß Kopezyński seinen Vorgängern vielleicht zu sklavisch gefolgt ist. Dort, wo man ihm Originalität nicht absprechen darf, erscheinen seine Ausführungen mehrfach mißlungen.

Was man ihm vor allem vorwerfen muß, ist die Geringschätzung der alten polnischen Sprache, der Volkssprache und der übrigen slavischen Sprachen, die ihm doch nicht so fern waren! Wenn man auch vor Kopezyński eine polnisch geschriebene Grammatik und zwar von W. Szylarski, die im J. 1770 in Lemberg gedruckt wurde, — besitzt, — so muß man nur dem Kopezyvski allein die Bildung und Einführung der polnischen grammatischen Terminologie, die bis auf den heutigen Tag fast unverändert geblieben ist, zusprechen, und darin, wie in dem Schaffen eines methodischen ausführlichen Lehrganges überhaupt, besteht sein großes Verdienst. Aus dem Lehrbuche für die III. Klasse und aus der Beilage zu demselben für die Lehrer ergibt sich zugleich etwas mehr noch, daß nämlich Kopezyński mit der damaligen französischen philosophischen Grammatik, vor allem mit den Werken eines Condillac, Marsais und Beauzée vertraut war; auch den Fr. Bacon, und zwar

Grundsätze aus seinem Werke „De dignitate et augmentis scientiarum“ führt er mehrmals an. Fleiß, Kenntnisse und Begabung des Mannes waren somit groß, nur die Wahl des Stoffes, den er verwendete, war nicht immer glücklich.

Das für die erste Klasse bestimmte Lehrbuch enthält die Einführung in alle Teile der Grammatik. In der Grammatik selbst werden nur die verschiedenen Paradigmen und Beispiele genannt, dagegen bietet die „Beilage“ für die Lehrer einige allgemeine Erklärungen und Bemerkungen mehr methodischer als wissenschaftlicher Art. Die große Verehrung des Quintilian seitens des Verfassers tritt mehrfach in den Vordergrund, indem er die Lehrer auf die Lektüre dieses Schriftstellers öfters hinweist und ihn selbst vielfach zitiert. Die Erklärungen der grammatischen Formen sind sehr spärlich, dagegen sind wichtig die von ihm gebildeten verschiedenen „termini grammatici“, bei deren Erklärung der Verfasser länger verweilt. Es ist nicht zu verwundern, daß der Inhalt dieser Grammatik vom J. 1778 in den folgenden Bänden derselben für die zweite Klasse (1780) und für die dritte Klasse (1783) einer ziemlich starken Veränderung unterzogen wurde. Dieser Umstand kann dem Verfasser nur zu großem Lob gereichen, da er den besten Beweis liefert, wie viel ihm an der Vervollkommnung seines Werkes gelegen war.

Was die Grammatik als solche anbelangt, so ist ihr vor allem der Stoff des Lehrbuches für die 2. Klasse gewidmet. Nach dem Muster der lateinischen Grammatik verweilt Kopezyński sehr lange bei der Bestimmung des genus der Substantiva im Polnischen, doch gehört infolge eines schlecht aufgestellten Prinzips dieser Teil seiner Grammatik zu den mißlungenen. Hierauf bespricht er die Steigerung der Adjektiva, die Deklination der Substantiva, die er ebenfalls dem genus nach in 3 Deklinationen teilt, und darauf erst die Flexion der Adjektiva. Die lautlichen Prozesse bestehen bei ihm in der äußeren Beschreibung der eingetretenen Veränderungen, wobei er nicht immer an einer einheitlichen Grundlage der Veränderungsform festhält. Seinem Inhalt nach ist dieser Teil der Grammatik eine Entlehnung aus Wojna (Auffassung der Lautlehre) und Mesgnien, in manchen Punkten auch aus Szyllarski, den Kopezyński wahrscheinlich absichtlich nicht genannt hat.

Zur Aufstellung der Regeln vor allem für die verengten Vokale hat ihm eine große Hilfe das Wörterbuch des Cnapius geleistet, und zwar in der Weise, daß er bei jeder Regel eine Anzahl Beispiele aus ihm gesammelt hat, ohne aber mit Cnapius genau übereinzustimmen. Offenbar aber hat Cnapius sein eigenes Prinzip befolgt, das dem Kopezyński fremd war.

Sehr oft, vielleicht zu oft beruft sich Kopezyński in jeder schweren Lage auf die Hilfeleistung des nationalen Wörterbuches, das ebenfalls von der „Komisya Edukacyjna“ herausgegeben werden sollte. Vor allem bezieht sich dies auf die Disziplinen, die er für die dritte Klasse bestimmt hat, d. h. für: Syntax und Wortbildungslehre (źródłosłów-słoworód). Sonst enthält das Lehrbuch für diese III. Klasse philosophische Untersuchungen oder Ausführungen über die Entstehungsgeschichte der Namenbezeichnung der verschiedenen Dinge, der Erfindung der Schrift, so wie überhaupt eine Propädeutik im einfachsten Sinne zur Logik, was alles aber nicht Eigentum Kopezyńskis ist.

12. THADDÄUS SINKO. **Hellenizm Juliusza Słowackiego.** (*Juliusz Słowacki und die Antike*).

Dem griechischen Parnaß hat Słowacki von seinem schon verstorbenen Vater, Eusebius, stille Grüße überbracht. Dadurch wollte er bekennen, daß er ihm oder vielmehr seinen Werken die Einführung in die klassische Welt verdankte. Eusebius, ein tüchtiger Kenner der lateinischen Literatur, kannte aus der griechischen nur die Ilias in der Übersetzung von F. Dmochowski. Aus der Einleitung zu dieser Übersetzung, sowie aus Barthélemy's Anacharsis schöpfte er seine Bewunderung für das idealisierte Griechenland. Solchen in Wilna herrschenden Anschauungen trat energisch der vom deutschen Neuhumanismus angehauchte Hellenist, G. E. Grodeck, entgegen und bekämpfte auch den geistreichenden Dilettantismus des Eusebius Słowacki. Durch diese, auch dem Toten nachgetragene Feindschaft entzog er seinem persönlichen Einfluß den pietätvollen Sohn, Julius. Dennoch wirkte er auf ihn durch seine Schüler, die als Gymnasiallehrer durch sechs Jahre dem Julius Unterricht erteilten. Nur der Lehrer der knapp bemessenen griechischen Sprache (Jacobs Elementarbuch I und ein Buch der

Ilias als vierjähriges Pensum), Pater Czerski, war kein Schüler Groddecks. Von größerer Bedeutung als dieser Gymnasialunterricht war für den künftigen Dichter die Lektüre der Ilias von Dmochowski, die er schon als achtjähriger Knabe gierig verschlang. Die Universitätsstudien vertieften seine Kenntnis der römischen Welt, die Begeisterung für den griechischen Aufstand belebte auch die Liebe zu dem alten Griechenland, der Besuch in Zofiówka und Mizikowice brachte dem Dichter den französischen Klassizismus in Kunst und Leben näher. So schrieb er seine „Ode an die Freiheit“ in dieser französisch-klassizistischen Manier. Aber schon „Hugo“ und „Der Mönch“ weisen Spuren der echten Antike (Vergil und Tibull) auf, und in den ersten Tragödien, wie „Mindowe“ und „Maria Stuart“ begegnen wir Motiven aus den Choephoren, dem Oedipus in Kolonos und dem Orestes. Neue Kunsteindrücke hat der Dichter in Paris erhalten. Sein „Lambro“ wimmelt schon von klassischen Bildern, sein Philon aus der „Balladina“ bedient sich einer klassizistisch-idyllischen Ausdrucksweise. In „Kordyan“ und in „Horsztyński“ sehen wir die ersten Spuren der Lektüre der drei platonischen Dialoge: Phaidros, Phaidon und Symposion.

Der Aufenthalt in Italien, besonders in Rom, bereichert den Dichter um neue Eindrücke der klassischen Natur und Kunst. Die Reminiszenzen aus Vergil, Ovid, Horaz, sogar Lukrez tauchen immer zahlreicher in seinen Gedichten auf. Auch Apuleius und Petron sind dem Dichter nicht unbekannt. — Słowacki's Eindrücke aus der Reise in Griechenland sind stark durch Byron's Child-Harolde und Don-Juan beeinflusst. Dennoch liefern sie neue Farben zu seiner Dichterpalette. Von nun an sind seine Werke voll von Musen, Auroren, Phoebus, Diana, Iris, Äol, Nymphen, Amphitryten, Okeaniden, von Pluto und seinen Gesellen. Meistenteils ist es äußerer Schmuck und Zierat. Aber Diana und Amphitrite sind dem Dichter mehr als leere Namen. Homers Einfluß, der seit Anfang in allen Werken sichtbar war, wird nun noch stärker. Außer dem höchsten Künstler entdeckt der vom Mystizismus angehauchte Dichter in ihm die Quelle tiefer Weisheit. Natürlich muß dabei die Allegorie tüchtig erhalten. Sie beeinflusst auch die Übersetzung mehrerer Abschnitte der Ilias, die Słowacki nach der englischen Paraphrase A. Pope verfaßte.

Auch der Einfluß der attischen Tragödie auf unseren Dramatiker macht sich nach der griechischen Reise immer stärker be-

merkbar. Er findet seinen Ausdruck in der Einführung des tragischen Chors. Dieser Chor ist in „Lilla Weneda“ nur der ideelle Zuschauer, dessen Aufenthaltsort außerhalb der Bühne zu denken ist. In „Agesilaus“ kombiniert sich der tragische Chor mit dem Prolog der römischen Komödie und der Parabase des Aristophanes und erscheint in einer Funktion, die wir nicht leicht aus einem anderen Dichter belegen könnten. Solcher wundersamer Chorus tritt noch in „Zawisza“, dem „Fürsten Twerski“ und in „Samuel Zborowski“ auf. Auch Stichomythien führt Słowacki nach antiken Mustern ein.

Schon im Jahre 1842 weist Słowacki die heidnische, formelle Schönheit von sich ab. Sie saß ihm aber zu tief im Herzen, als daß sie gleich hätte verschwinden können, besonders da sie neue Nahrung in der Lektüre Platons (Republik, Timaios) fand, dessen Dogmen (Präexistenz der Seelen, ihre Einkerkерung im Körper, die Anamnese, die Metempsychose) zu des Dichters Glaubensbekenntnis schon längst geworden sind.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą

Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1909. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

27 Września 1909

PUBLICATIONS DE L'ACADEMIE

1873 — 1902

Librairie de la Société anonyme polonaise

(Spółka wydawnicza polska)

à Cracovie

Philologie. — Sciences morales et politiques.

»Pamiętnik Wydz. filolog. i hist. filozof. («*Classe de philologie, Classe d'histoire et de philosophie. Mémoires*»), in 4-to, vol. II—VIII (38 planches, vol. I épuisé). — 118 k.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń Wydz. filolog. («*Classe de philologie Seances et travaux*»), in 8-vo, volumes II—XXXIII (vol. I épuisé). — 258 k.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń Wydz. hist. filozof. («*Classe d'histoire et de philosophie. Séances et travaux*»), in 8-vo, vol. III—XIII, XV—XLII, (vol. I, II, XIV épuisés, 61 pl.) — 276 k.

»Sprawozdania komisji do badania historyi sztuki w Polsce. («*Comptes rendus de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne*»), in 4-to, vol. I—VI (115 planches, 1040 gravures dans le texte). — 77 k.

»Sprawozdania komisji językowej. («*Comptes rendus de la Commission de linguistique*»), in 8-vo, 5 volumes. — 27 k.

»Archiwum do dziejów literatury i oświaty w Polsce. («*Documents pour servir à l'histoire de la littérature en Pologne*»), in 8-vo, 10 vol. — 57 k.

Corpus antiquissimorum poetarum Poloniae latinorum usque ad Joannem Cochanovium, in 8-vo, 4 volumes.

Vol. II, Pauli Crosnensis atque Joannis Visliciensis carmina, ed. B. Kruczkiewicz. 4 k.
Vol. III, Andreae Cricii carmina ed. C. Morawski. 6 k. Vol. IV, Nicolai Hussoviani Carmina, ed. J. Pelczar. 3 c. — Petri Roysii carmina ed. B. Kruczkiewicz. 12 k.

»Biblioteka pisarzy polskich. («*Bibliothèque des auteurs polonais du XVI e. XVII siècle*»), in 8-vo, 41 livr. 51 k. 80 h.

Monumenta medii aevi historica res gestas Poloniae illustrantia, in 8-vo imp., 15 volumes. — 162 k.

Vol. I, VIII, Cod. dipl. eccl. cathedr. Cracov. ed. Piekosiński. 20 k. — Vol. II, XII et XIV, Cod. epistol. saec. XV ed. A. Sokołowski et J. Szujski; A. Lewicki. 32 k. — Vol. III, IX, X, Cod. dipl. Minoris Poloniae, ed. Piekosiński. 30 k. — Vol. IV, Libri antiquissimi civitatis Cracov. ed. Piekosiński et Szujski. 10 k. — Vol. V, VII, Cod. diplom. civitatis Cracov. ed. Piekosiński. 20 k. — Vol. VI, Cod. diplom. Vitoldi ed. Prochaska. 20 k. — Vol. XI, Index actorum saec. XV ad res publ. Poloniae sp. c. ed. Lewicki. 10 k. — Vol. XIII, Acta capitulorum (1408—1530) ed. B. Ulanowski. 10 k. — Vol. XV, Rationes curiae Vladislai Jagellonis et Hedvigis, ed. Piekosiński. 10 k.

Scriptores rerum Polonicarum, in 8-vo, 11 (I—IV, VI—VIII, X, XI, XV, XVI, XVII) volumes. — 162 k.

Vol. I, Diaria Comitiorum Poloniae 1548, 1553, 1570. ed. Szujski. 6 k. — Vol. II, Chronicon Bernardi Vapovii pars posterior ed. Szujski. 6 k. — Vol. III, Stephani Medeksa commentarii 1654 — 1668 ed. Seredyński. 6 k. — Vol. VII, X, XIV, XVII Annales Domus professorum S. J. Cracoviensis ed. Chotkowski. 14 k. — Vol. XI, Diaria Comitiorum R. Polon. 1587 ed. A. Sokołowski. 4 k. — Vol. XV, Analecta Romana, ed. J. Korzeniowski. 14 k. — Vol. XIV Stanisłai Temberski Annales 1647—1656, ed. V. Czermak 6 k.

Collectanea ex archivo Collegii historici, in 8-vo, 8 vol. — 48 k

Acta historica res gestas Poloniae illustrantia, in 8-vo imp., 15 volumes. — 156 k.

Vol. I, Andr. Zebrzydowski, episcopi Vladisl. et Cracov. epistolae ed. Wislocki 1546—1553. 10 k. — Vol. II, (pars 1. et 2.) Acta Joannis Sobieski 1620—1674. ed. Kluczycki 10 k.

Vol. III, V, VII, Acta Regis Joannis III. (ex archivo Ministerii rerum exterarum Gallici) 1674—1683 ed. Waliszewski. 30 k. — Vol. IV, IX, (pars 1. et 2.) Card. Stanislaw Hosii epistolae 1525—1558 ed. Zakrzewski et Hipler. 30 k. — Vol. VI, Acta Regis Joannis III ad res expeditionis Vindobonensis a. 1683 illustrandas ed. Kluczycki. 10 k. — Vol. VIII (pars 1. et 2.), XII (pars 1. et 2.), Leges, privilegia et statuta civitatis Cracoviensis 1507—1795 ed. Piekosiński. 40 k. Vol. X, Lauda conventuum particularium terrae Dobrinensis ed. Kluczycki. 10 c. — Vol. XI, Acta Stephani Regis 1576—1586 ed. Polkowski. 6 k.

Monumenta Poloniae historica, in 8-vo imp., vol. III—VI. — 102 k.

Acta rectoralia almae universitatis Studii Cracoviensis inde ab anno MCCCCLXIX, ed. W. Wislocki, T. I, in 8-vo. — 15 k.

»Starodawne prawa polskiego pomniki.« (*Anciens monuments du droit polonais*) ■ 4-to, vol. II—X. — 72 k.

Vol. II, Libri iudic. terrae Cracov. saec. XV, ed. Helcel. 12 k. — Vol. III, Correctura statutorum et consuetudinum regni Poloniae a. 1532, ed. Bobrzyński. 6 k. — Vol. IV, Statuta synodalia saec. XIV et XV, ed. Heyzmann. 6 k. — Vol. V, Monumenta literar. rerum publicarum saec. XV, ed. Bobrzyński. 6 k. — Vol. VI, Decreta in iudiciis regalibus a. 1507—1531 ed. Bobrzyński. 6 k. — Vol. VII, Acta expedition. bellic. ed. Bobrzyński, Inscriptiones clendiales ed. Ulanowski. 12 k. — Vol. VIII, Antiquissimi libri iudicialis terrae Cracov. 1374—1400 ed. Ulanowski. 16 k. — Vol. IX, Acta iudicii feodalis superioris in castro Golez 1405—1546. Acta iudicii criminalis Muszynensis 1647—1765. 6 k. — Vol. X, p. 1. Libri formularum saec. XV ed. Ulanowski. 2 k.

Volumina Legum. T. IX, 8-vo, 1889. — 8 k.

Sciences mathématiques et naturelles.

»Pamiętnik.« (*Mémoires*), in 4-to, 17 volumes (II—XVIII), 178 planches, vol. I épuisé). — 170 k.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń.« (*Séances et travaux*), in 8-vo, 41 vol. (319 planches). — 376 k.

»Sprawozdania komisji fizyograficznej.« (*Comptes rendus de la Commission de physiographie*), in 8-vo, 35 volumes (III, VI—XXXIII), 67 planches, vol. I, II, IV, V, épuisés). — 274 k. 50 h.

»Atlas geologiczny Galicyi.« (*Atlas géologique de la Galicie*), in fol., 12 livraisons (64 planches) (à suivre). — 114 k. 80 h.

»Zbiór wiadomości do antropologii krajowej.« (*Comptes rendus de la Commission d'anthropologie*), in 8-vo, 18 vol. II—XVIII (100 pl., vol. I épuisé). — 125 k.

»Materiały antropologiczno-archeologiczne i etnograficzne.« (*Matériaux anthropologiques, archéologiques et ethnographiques*), in 8-vo, vol. I—V, (44 planches, 10 cartes et 106 gravures). — 32 k.

Świątek J., »Lud nadrabski, od Gdowa po Bochnią.« (*Les populations riveraines de la Raba en Galicie*), in 8-vo, 1894. — 8 k. Górski K., »Historia piechoty polskiej« (*Histoire de l'infanterie polonaise*), in 8-vo, 1893. — 5 k. 20 h. »Historia jazdy polskiej« (*Histoire de la cavalerie polonaise*), in 8-vo, 1894. — 7 k. Balzer O., »Genealogia Piastów.« (*Généalogie des Piasts*), in 4-to, 1896. — 20 k. Finkel L., »Bibliografia historii polskiej.« (*Bibliographie de l'histoire de Pologne*) in 8-vo, vol. I et II p. 1—2, 1891—6. — 15 k. 60 h. Dickstein S., »Hoëne Wroński, jego życie i dzieła.« (*Hoëne Wroński, sa vie et ses oeuvres*), lex. 8-vo, 1896. — 8 k. Federowski M., »Lud białoruski.« (*L'Ethnographie de la Russie Blanche*), in 8-vo, vol. I—II. 1897. 13. k.

»Rocznik Akademii.« (*Annuaire de l'Académie*), in 16-o, 1874—1898 25 vol. 1873 épuisé) — 33 k. 60 h.

»Pamiętnik 15-letniej działalności Akademii.« (*Mémoire sur les travaux de l'Académie 1873—1888*), 8-vo, 1889. — 4 k.